

THE INHUMAN LONELINESS OF MAN, THIS SOCIAL ANIMAL

Simona Şuţa

Lecturer, PhD, University of Oradea

Abstract: Our article tackles the relationship between human and inhuman behavior within the society, starting with Voltaire's belief that life in a group constitutes the people's prerogative and demonstrates how social culture seems to further build a chimera that has not manifested itself in deeds.

Keywords: loneliness, human, inhuman, history, love

Pour se construire en tant qu'homme, que père ou mère de famille, il faut posséder une connaissance : celle de ses origines. Pour avoir été trop tôt séparé de leur ascendant par la guerre, la maladie, l'incompréhension, par l'oubli, pour ne pas connaître les membres de sa famille, les secrets de famille, l'histoire de la famille, les gens ont dû mener une quête douloureuse, celle de leur passé et de leur identité.

Franz-Georg est un tout jeune enfant (d'environ cinq ans) qui a été traumatisé par la mort tragique et violente de sa mère à Berlin, pendant la guerre, en 1945. Amnésique et mutique, il va être adopté par la famille du docteur Dunkeltal. Le père adoptif se montre peu affectueux avec l'enfant mais l'attire par son aptitude à chanter des airs classiques d'une voix très particulière. Malheureusement, au moment où l'enfant sort petit à petit de sa maladie, la famille Dunkeltal est obligée de tout quitter, de tout abandonner et de fuir sous un nom d'emprunt: le père de famille avait exercé son métier dans un camp de concentration nazi et la femme de celui-ci n'était pas innocente vis-à-vis du projet totalitaire du Führer.

La famille a programmé une expatriation vers l'Amérique du Sud et a décidé que Clemens Dunkeltal doit s'y rendre le premier. Mais, quelques mois après la mère et l'enfant vont apprendre que leur espoir s'est détruit parce que l'ex criminel de guerre s'est suicidé. Théa Dunkeltal, en proie au désespoir, abandonne alors son enfant et l'envoie chez son frère, à Londres. L'enfant ne reverra plus sa mère.

Le même geste, par lequel la mère de Franz-Georg livre l'enfant à la vie, au futur, au recommencement, à l'espoir, a été accompli par la mère de Georges Perec, quand celle-ci l'a envoyé par la Croix-Rouge dans le Vercors, en zone libre, juste avant d'être déportée à Auschwitz.

Les deux romans, les deux histoires de vies rendent compte d'une forme moderne de l'inhumain : l'instauration d'un système aliénant qui ôte à l'homme sa personnalité. Dans les deux romans le détournement de l'humain (malgré la position vis-à-vis du système générateur) se déroule sur deux plans : privé et collectif.

Franz-Georg et Georges Perec incarnent le malheur d'être nés dans un monde qui projette sur eux (le premier, fils d'un criminel de guerre, le second, juif) sa propre inhumanité latente. Ainsi, comme le dit Sartre, l'antisémite révèle le manque d'humanité propre à une société qui ignore l'amour du prochain, pourtant très chrétien. Les deux hommes ne songent pas à se

plaindre ou à se venger des horreurs dont leur familles furent victimes ; ils ne veulent pas se situer sur le même plan que les bourreaux de l'humain. Ils ne se préoccupent que de parfaire leur propre humanité d'enfant sans racines en recomposant le puzzle de leur passé, de leur histoire brisée par l'inhumanité nazie.

Dans l'article « Homme » du Dictionnaire philosophique, Voltaire fait de la vie en société la qualité spécifique de l'être humain : « Loin que le besoin de la société ait dégradé l'homme, c'est l'éloignement de la société qui le dégrade. Quiconque vivrait absolument seul, perdrait bientôt la faculté de penser et de s'exprimer ; il serait à charge à lui-même ; il ne parviendrait qu'à se métamorphoser en bête ».

Il s'agit d'une réflexion très provocatrice. En fait, Voltaire attaque de manière indirecte la thèse rousseauiste sur la dénaturation de l'homme par l'homme dans une société dominée par la loi du plus fort. Voltaire s'inscrit dans la continuité du courant classique en définissant l'homme comme l'animal social. Sénèque souligne surtout la difficulté que rencontre l'homme en société car il doit construire, bâtir, créer avec les autres. Sylvie Germain adopte ce point de vue mais elle engage une critique de l'idéal des Lumières en montrant comment l'idéologie nazie puisse détruire la raison et le psychique humain, puisse séparer des êtres sans aucun jugement humain, uniquement par la volonté de la puissance. Mais elle y trouve une solution qui donne un double équilibre à son personnage - intérieur et extérieur; intérieur, par rapport à soi et extérieur, par rapport à autrui. Frère Jean qui vit en solitaire dans le bois, au milieu de ses abeilles et dont le portrait rappelle celui de Saint François d'Assise va lui apprendre à se détacher de tout bien matériel et à trouver la paix intérieure. Même son véritable nom, qu'il avait écrit sur la poussière de la grange dans laquelle il allait s'endormir Magnus l'efface par mégarde. Mais son équilibre extérieur se traduit en conciliation avec le monde et l'enfant orphelin, possiblement originaire d'Islande, n'en a plus besoin, parce qu'il devient citoyen du monde. Quant à Perec, lui, il dénonce le caractère aliénant d'une organisation étrangère à l'humain.

Dans la philosophie grecque, l'ordre idéal s'institue selon l'harmonie cosmique. L'idéal se traduit en effet par l'instauration d'un équilibre fondé sur la correspondance entre l'humain et le divin. Il vise la maîtrise d'une violence contraire à la justice. A l'inverse, le système W pervertit l'ordre de l'intérieur et détourne la culture. Ainsi, pour Perec, le comble de l'inhumain semble atteint lorsque l'homme manipule les idéaux pour les transformer en instruments de domination psychologique.

Quant à la question abordée, Voltaire définit dans la citation invoquée davantage l'inhumain que l'humain ; en effet, la vie en groupe ne constitue pas le privilège de l'homme car, bien des animaux organisent des structures sociales complexes. Pour Voltaire, en fait, la solitude est inhumaine. L'homme est accompli auprès de ses semblables.

La question qu'on se pose : La société contribue-t-elle à réaliser l'humanité dans l'homme ?

Pour Rousseau, la société déshumanise l'être humain en lui imposant la loi du plus fort, dissimulée sous le masque d'une prétendue culture, mais qui ignore le droit. Voltaire, de son côté, il croit à la vertu de l'organisation sociale. Si on réfléchit à la citation énoncé par Voltaire et qui nous a provoqué, vis-à-vis du rapport avec la société qu'ont les personnages présents dans les deux romans pris en discussion, on remarque vite que le philosophe définit l'inhumain en relation avec la marginalisation, avec l'exclusion du groupe social. On se demande alors si la société est vraiment responsable à infuser l'homme du sentiment de la compassion, de l'altruisme, de la clémence ou même de la douceur. Car, si d'une certaine manière

l'appartenance à un certain groupe social détermine l'identité en chaque homme, de même, elle peut conduire vers un processus irréversible de deshumanisation.

Dans les deux romans, l'être humain cherche un ancrage dans une lignée, les traces de ceux qui lui ont fait cadeau de sa vie. Qu'il s'agisse de Franz-Georg qui, à 10 ans, n'a aucun souvenir des cinq premières années de sa vie ; son ours en peluche, Magnus, est le seul témoin de son enfance ignorée (comme son double, le personnage du roman de Juan Rulfo offert par May, Magnus poursuit sa quête d'identité traversant des épreuves et parcourant le monde, se construisant en tant qu'adulte malgré la vacuité de l'existence quand disparaissent les repères) ou du narrateur de Perec qui cherche à s'assurer une prise contre la perte de la mémoire, individuelle et collective, balisant son parcours d'objets personnels, de photographies, de traces concrètes, de « choses » accumulées d'une façon compulsive – qui caractérise la société de consommation – ou de témoignages ; tous partent en quête de leurs origines car, leur rapport au groupe, entre dans la constitution de leur personnalité et de leur identité.

Le groupe, la famille est un repère pour chaque être humain, car elle représente le modèle sur lequel le moi de chacun va se construire. Franz-Georg suit un cheminement assez abrupte vis-à-vis de l'évolution naturelle de chaque enfant ; il ne va jamais quitter sa famille, son foyer, pour en former un autre parce qu'il n'en a pas une. Il a vécu, juste après sa naissance, l'arrachement de sa famille, il a été quitté par ses parents et abandonné à la vie, à la nécessité de continuer à exister, malgré tout. Sous le nom d'Adam il fait la découverte la plus violente, la plus cruelle de sa vie, parce qu'elle vient après la trahison du père : « personne ne connaissait la véritable identité de l'enfant »¹ (p.85, Magnus). En tant qu'Adam, l'enfant, comme le premier de l'humanité l'avait fait à son tour, perd le paradis, la tranquillité, la sécurité, le bonheur infini, l'amour sans limites, l'équilibre intérieur, le refuge de l'appartenance, les liens de l'attachement filial. Georges Perec, de son côté, écrit « W ou le souvenir d'enfance » alors qu'il poursuit une psychanalyse. Le roman reproduit la lente quête de personnalité menée par un auteur qui, aux souvenirs d'enfance, a substitué une fiction, « W ». En effet, l'investigateur, privé de mémoire, manque des bases nécessaires à la formation de soi. En l'absence des siens l'enfant ne pourra restaurer l'équilibre structurel familial détruit par la Seconde Guerre mondiale.

La recherche des traces, la recherche des origines représente la tentative de l'enfant de s'inscrire dans l'histoire humaine, dans l'histoire de ceux qui l'ont mis au monde, dans l'arbre de ceux avec lesquels il a le même sang.

Et Adam et Georges retracent le chemin initiatique qu'ils ont parcouru, le premier au Mexique, à Veracruz, l'autre dans le Vercors, en « France libre », douloureux périple sur les traces du père ou de la mère. Les deux enfants s'identifient, dans le destin, avec les deux parents exilés : l'exil du père au Mexique, comme criminel de guerre, ensuite son suicide enferme Adam dans le paradoxe de l'impossibilité de la construction de soi comme jeune homme. Perec enfant vit « l'exil » du territoire humain de sa mère, perdue dans le flou d'une histoire incompréhensible, porteuse d'une cicatrice dépersonnalisatrice. L'inhumanité d'un système abstrait a contribué à dépersonnaliser la mère et condamne le fils à une autre forme d'inhumanité : la solitude et le silence, l'oubli.

Cependant, dire qu'il suffit de vivre en groupe pour éviter de sombrer dans l'inhumanité semble bien précipité, même réducteur ou insuffisant. En effet, l'histoire de Magnus, l'histoire de Georges constituent une profonde remise en question de toute organisation des hommes. La

¹Germain, Sylvie, Magnus, Paris, Magnard, 2015.

société est incapable de garantir à l'être une évolution vers l'humain, car elle n'existe que pour ceux qu'elle reconnaît lui appartenir.

Evidemment, ni la loi, ni l'anarchie ne sont pas capables de maintenir l'ordre nécessaire à l'équilibre humain. Dans le roman de Perec, le système de W impose une identification absolue de l'individu au modèle d'un groupe manipulé par l'organisation de l'île. Une fois leur statut de sportifs perdus, les athlètes deviennent des objets brutalisés ou violentés. Perec a vu dans le système totalitaire deux modalités d'organisations, qui éliminent le respect pour l'humain. D'une part, un système aliénant, qui détruit l'individualité des athlètes de W, qui sont toujours anéantis par l'image collective qu'ils doivent donner. Ils n'existent plus en tant qu'êtres mais en tant qu'images, constamment sous le regard d'autrui. D'autre part, W cache une organisation qui repose sur la privation de tout sens des responsabilités personnelles. Elle repose sur l'absence de tout sentiment, de tout attachement affectif et amical. Elle se substitue à tout. Elle pénètre dans l'intimité des cerveaux, au plus profond des structures mentales des êtres.

Adam aussi, réintégré dans la famille de son oncle, Lothar, découvre la face cachée du Reich, tellement célébré et servi par ses parents.

La société est un lieu d'une monstrueuse exclusion où chaque homme apprend parfois, dans la famille, d'autres fois à ses dépenses, que l'homme ne reconnaît d'humain que son semblable le plus proche. L'enfant, dans les deux expériences qu'on prend en discussion, remarque et doit survivre à un processus déjà identifié par Hobbes, philosophe anglais du XVII^e siècle, pour qui « l'homme est un loup pour l'homme ». Le racisme, dans son sens le plus général, se lit en filigrane de chaque texte. En somme, organisant l'exclusion par l'implémentation de l'idéologie nazie (de l'allemand nationalsozialismus) fondée en Allemagne en 1920, sur l'idée que des races existaient chez l'être humain et que la race aryenne était supérieure à toutes les autres, la société ne serait bonne que pour certains hommes et donc, il convient de se débarrasser des personnes jugées de rang inférieur : juifs, gitans, homosexuels.

Toujours inférieurs et étrangers, Franz-Georg et Georges le sont-ils dans leurs respectives familles adoptives qui ne privilégient pas la communication, l'explication, le réconfort d'un orphelin, la compassion ou l'empathie. Hannelore regarde le jeune enfant comme un intrus, puisque attaché à l'Allemagne nazie où ses parents ont contribué au rêve fou de l'écrasement de l'homme. Elle soutient, malgré elle, l'exclusion de l'enfant de la société des hommes, soucieuse plutôt de l'héritage monstrueux inscrit dans son cerveau par l'insensibilité et l'orgueil de ses parents que du besoin de l'enfant d'être compris, inclus et accepté après le refus de l'histoire et de sa propre histoire. Georges Perec, est un autre cas mutilé par la Grande Histoire et par son histoire personnelle, parce que ses liens avec le passé, avec les parents, avec les origines sont plutôt des déchirures : « Tout ce que l'on sait, c'est que ça a duré très longtemps, et puis un jour ça s'est arrêté. Même ma tante et mes cousines ont beaucoup oublié. »² (p.99, W)

L'inhumain continue à se manifester autour de l'enfant par les parents qui ne se soucient pas d'assurer à celui-ci la lignée nécessaire à une intégration sociale saine et consciente de soi-même. L'individu contre le groupe ou la société relève de la problématique morale la plus traditionnelle et que les deux romans proposés incitent à dépasser.

Dans les deux textes étudiés aucun personnage ne semble capable de dominer son instinct de domination, et plus encore, de renoncer aux exigences de son amour-propre. En effet, Franz-Georg et Georges ne supportent pas le traitement que la société leur inflige parce qu'ils ont intégré en eux-mêmes l'image de l'humain et le don de l'amour donnés par cette même société. Les deux personnages ont ceci en commun qu'ils s'aiment eux-mêmes par-dessus tout. Ils se

²Perec, Georges, *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, Denoël, 1975.

rèvent incapables de nourrir en eux-mêmes l'amour de soi ou l'amour de l'humain dans chaque homme ; Franz-Georg n'a connu chez ses parents que l'orgueil, la manipulation de l'autre, l'insécurité. Son double deuil est en fait une double trahison : la fugue du père et l'abandon de sa mère, incapable, elle, de découvrir sa force personnelle et l'amour que son cœur est capable de créer et d'offrir. Après avoir remis au monde Franz-Georg, pour combler le vide de son cœur après la mort de ses frères, Théa l'expulse loin d'elle quand elle s'aperçoit de la disparition de son mari, plus dévouée à sa souffrance, à sa peur, qu'à la compassion et à la responsabilité. Vu qu'il n'a pas eu l'occasion d'apprendre l'amour, l'amour de soi-même et l'amour de l'autre, il attirera dans ses réalités des personnes qui ne savent, elles non plus, aimer : May, qui vit sous une masque et Peggy, une âme blessée et incapable de vivre son humanité. Georges se heurte au même abandon, par celle qui aurait dû lui donner de la stabilité, de la sécurité, du réconfort. Le livre qui marque leur séparation (« Charlot parachutiste ») annonce le futur sans repères de l'enfant abandonné à la vie, à une existence qui manquera des coordonnées essentielles au bonheur et à la plénitude : l'amour, la confiance en soi-même.

Enfin Magnus comprend son acte aberrant, son acte orgueilleux et vengeur qui lui a valu deux fois sa vie : il a sacrifié son bonheur avec Peggy et il a sacrifié soi-même. En se mettant dans la peau du bourreau impitoyable de son père adoptif, il est devenu implacablement son propre bourreau. L'aboutissement de l'histoire Dunkeltal suggère l'impuissance présente de la société à encourager des rapports humains dont elle donne l'idée.

La générosité c'est le ciment de l'humanité. Mais comment peut-on apprendre l'humanité, quand tout s'aligne contre celle-ci ? L'altérité est une des dimensions de l'humanité. La difficulté réside dans l'incapacité des êtres humains à établir des véritables échanges entre eux. L'humain rencontre sa limite, dans les deux cas, dans l'impuissance à nouer des relations vraiment solidaires et empathiques :

« ...les fascistes de Pinochet se sont chargés de donner à mon fantasme une ultime résonance : plusieurs îlots de la Terre de Feu sont aujourd'hui des camps de concentration. »³ (p.222, W)

Ainsi, le rapport de l'humain et de l'inhumain dans la société semble plus complexe que ne le laisse entendre Voltaire. La culture sociale semble construire une chimère de l'humain, qui ne s'est pas encore manifesté en faits.

BIBLIOGRAPHY

1. Bellos, David, Georges Perec, *Une vie dans les mots*, Seuil, 1994.
2. Germain, Sylvie, Magnus, Paris, Magnard, 2015.
3. Lejeune, Philippe, *La mémoire et l'oblique. Georges Perec autobiographie*, POL, 1991.
4. Perec, Georges, *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, Denoël, 1975.
5. Rousseau, J.J, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Paris, Poche, 2011.
6. Rousseau, J.J, *Emile ou l'éducation*, Paris, Poche, 2011.

³Perec, Georges, *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, Denoël, 1975.

7. Vax, Louis, *La séduction de l'étrange*, PUF, Quadrige, 1965.
8. Voltaire, *Dictionnaire philosophique ou La raison par alphabet, Le chasseur abstrait*, 2005.